

## Jean CAVAILLES, intellectuel, résistant, combattant

Je tiens à préciser en préambule que je parlerai en qualité de témoin et non d'historien. Je ne veux pas raviver la querelle « historien-témoin » que Jean-Pierre Vernant a très bien analysée quand il rappelle que l'historien n'est pas là au moment des faits. Si je fais référence à l'Histoire c'est pour mieux faire apparaître et comprendre le sens et la portée des témoignages évoqués.

Pour établir entre nous une relation de confiance, afin de parler en toute franchise d'une époque où la France était un pays neutri, où chaque citoyen cherchait son chemin en fonction de sa conscience, il est nécessaire, indispensable d'exprimer avec force une vérité fondamentale sur la Résistance..

Cette Résistance ne fut ni de droite , ni de gauche, elle fut citoyenne. « La Résistance fut un bloc » disait Jean Cassou. Il faut tordre le cou aux allégations contraires qui ne reposent sur rien. Gabriel Peri , communiste convaincu fut exécuté en 1942, comme le Capitaine de Corvette Estienne d'Orves, grand aristocrate s'il en fut , en 1941. Ce ne sont que deux exemples parmi tant d'autres.. J'ai accepté de parler aujourd'hui en pensant à ce texte de René Char.

« Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir »

Si ce souvenir est présent dans nos mémoires, c'est aussi parce qu'il revit parmi tous les résistants qui furent nos compagnons de route. Jean Cavailles est de ceux-là, et à la veille du 8 mai 2010, il convient d'honorer tous ceux qui n'ont pas eu la joie de voir la fin des combats.

Bizarrement le 8 mai 1945 parle peu aux Français. Cela peut s'expliquer par le fait que la libération du pays a commencé le 6 juin 44 et que dans chaque ville , voire village, c'est leur date de libération qui a été retenue .. Ces dates s'échelonnent du mois d'août, Paris, Marseille, Lyon jusqu'au 23 novembre à Strasbourg. Il subsistera des poches qui dureront longtemps comme Royan, Lorient , St Nazaire jusqu'au 11 mai 45.

Il serait injuste d'oublier qu'après le grand mouvement de libération il y eut la contre attaque hivernale de la bataille des Ardennes qui fut longtemps indécise et les guerres d'Extrême-Orient, la reddition du Japon mettant fin définitivement à la Guerre. C'est l'importance de la date du 8 mai 1945.

Pour ma part, je continue à dire que ce n'est qu'à cette date que j'ai pu recommencer à marcher sans me retourner,, sans crainte d'une arrestation. C'est aussi le moment d'une double réflexion, la disparition des autres par rapport à sa propre vie. Cette question posée renvoie inévitablement à un sentiment de culpabilité, injustifié mais qui s'impose. C'est peut-être pour cela que nous ressentons le besoin d'honorer nos morts.

Vladimir Jankélévitch justifie notre présence à ce genre de commémoration en parlant de ceux qui ont disparu

« ... si nous cessions d'y penser, nous achèverions de les exterminer et ils seraient anéantis définitivement. Les morts dépendent entièrement de notre fidélité »

J'ajoute que l'hommage à titre posthume doit être complété d'espoir, car les survivants ont le devoir de justifier d'une autre manière le combat qu'ils ont mené avec les morts. C'est ce devoir qui me fait être présent aujourd'hui pour témoigner en leur nom « qu'entre 1939 et 1945 , il s'est passé quelque chose » comme l'a si bien dit Jean Cassou.

Les espérances suscitées par l'établissement d'une paix mondiale avaient déjà eu leur heure de gloire après l'armistice de 1918. L'état des lieux des années 20 ne laisse pas encore poindre une idée européenne, mais crée un grand mouvement pacifiste. D'abord pour ceux qui avaient fait la guerre et qui écrivent sur la guerre. Le Feu de Barbusse pendant la guerre, Dorgeles en 1919 avec les tranchées dans les « Croix de bois », repris côté allemand par « A l'ouest rien de nouveau » de Erich Maria Remarque.

En 1921, Marc Bloch écrit un long article sur « les fausses nouvelles » pendant la guerre. Ces écrits confortent l'opinion dans un rejet de la guerre. Jean Prévost, normalien, exprime dans son roman intitulé « Dix huitième année » toute la complexité de la pensée d'un jeune intellectuel de l'époque. Sous l'emprise d'Alain, il refuse la guerre. Ses prises de position dans le domaine social sont difficiles à prendre, l'esprit libertaire n'admet pas une autorité tyrannique ce qui l'amène d'ailleurs à refuser la compétition qu'il juge stérile et déshumanisante.

Pierre Brossolette, cacique de la promotion 1922, ne manque pas à l'appel et rédige aussi des textes enflammés contre le service militaire.

Moins influencé par Alain, Cavaillès ne participe pas aux mouvements antimilitaristes que mènent ses amis de l'ENS, Georges Canguilhem et Raymond Aron. Il effectue même son service militaire en 1928. Fut-il influencé par le fait que son père officier instructeur n'avait pas pu faire la guerre à titre actif car il avait été réformé en 1911. Jean Cavaillès a quand même suivi la guerre de 14-18 avec intérêt en écrivant « ses carnets de guerre ». Il sait donc ce qu'elle fut et soutient ses amis pacifistes dont l'esprit frondeur de normaliens trouve là un moyen d'expression.

Un autre normalien philosophe, François Cuzin (promotion de 1936) parle ainsi de Jean Cavaillès :

« ...ce qui frappait surtout en lui, c'était le sens, c'était le goût de la liberté. Le libéralisme c'était une vertu constructive, une vertu de la volonté autant que de l'intelligence. La liberté qui régnait dans la maison, il n'y voyait pas le fait d'une tradition ou d'une tolérance: c'était la charte intérieure de l'école. L'usage de cette liberté, enfin, était pour lui inséparable de la maîtrise de soi, de l'équilibre et du caractère, et de cette justesse de ton qu'il possédait à un si haut degré...».

Ce portrait de Cavaillès pourrait être complété par ce texte de Spinoza auquel il fit souvent référence :

« Nul ne saurait aliéner sa liberté de juger ni de penser ce qu'il veut, et tout individu, en vertu d'un droit supérieur de nature, reste maître de sa réflexion ».

« Une autorité politique exercerait donc un règne d'une violence extrême, si elle refusait à l'individu le droit de penser, puis d'enseigner ce qu'il pense ».

Pendant son séjour à la rue d'Ulm, Jean Cavaillès va participer et animer très souvent le groupe chrétien, avec d'autres amis protestants. C'est dans cet état d'esprit qu'il prend contact avec l'Allemagne. D'abord en vacances, il assiste aux rencontres philosophiques franco-allemandes de Davos. Il obtient une bourse « Rockefeller » ce qui lui permet de passer une année scolaire en Allemagne. Un de ses intérêts sera l'étude des mouvements de jeunesse, le « Jugendbewegung ». Il travaille d'université en université, Hambourg, Munich, Fribourg, Göttingen.. Parallèlement il va vivre en Allemagne la montée du nazisme et en perçoit les conséquences au sein de l'église protestante dont il n'approuve pas le comportement. Mais Cavaillès n'est pas convaincu de la suprématie du nazisme.

C'est pourtant pendant toute cette période qu'il publiera les textes les plus déterminants. En 1938, c'est d'abord « Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles », puis « Méthode axiomatique et formalisme ». Ses thèmes de recherche relient constamment, l'histoire, les mathématiques et la philosophie, et comme rien n'est fixé, il en fait une aventure permanente. Il dit « Il y a vraiment devenir, le mathématicien est embarqué dans une aventure qu'il ne peut arrêter qu'arbitrairement et dont chaque instant lui prouve une nouveauté radicale ». Il rencontre les philosophes allemands avec lesquels les discussions sont nombreuses sur les théories de Husserl, Heidegger. Il est en relation constante avec Georges Friedmann, son ami Albert Lautman et surtout Léon Brunschvig. Il ne m'appartient pas de présenter les théories philosophiques de Cavailles, je n'en n'ai pas autorité, mais il est nécessaire de mesurer la grande influence de ses séjours allemands, sur sa recherche en philosophie et mathématiques, sur son étude psycho-sociale de la jeunesse allemande pendant ce début de siècle et sur son amour pour le romantisme allemand.

Par rapport aux événements de la politique intérieure et extérieure, l'implication de Cavailles fut fonction de son activité de recherche. Ainsi les émeutes du 6 février 1934 à Paris, ne trouvent-elles que peu d'écho dans sa correspondance, pas plus que les longues grèves de 1936 et la Guerre d'Espagne. Ces événements sont révélés fortement chez Jean Prévost qui écrit un livre sur cette époque « La chasse du matin », et chez Jean Moulin qui se pose la question de l'aide aux Républicains Espagnols.

Quant à Jean Cassou, il fait directement la guerre en Espagne, conscient qu'il ne s'agit là que du premier acte de la Guerre Mondiale. Puisque je vous parle en témoin, je puis vous assurer que les grèves de 1936 étaient d'une extrême gravité. J'habitais un village dont l'activité était liée au textile, la bonneterie entre autre. J'ai vu le patron propriétaire d'une usine employant près d'une centaine d'ouvriers, venir devant son usine, voulant y pénétrer. Refus clair et net du piquet de grève « Monsieur X ... ce n'est plus votre usine, c'est la nôtre » et il n'est pas entré. Et cela dura longtemps.

Ce sont ces périodes troubles qui créeront un grand climat de tension dans les années d'avant-guerre et la prise de position des « munichois » et « antimunichois », allusion à l'accord de Munich entre Daladier et Hitler. C'est l'époque du renversement de tendance: les pacifistes des années 20 deviennent des guerriers et seront parmi les premiers résistants

C'est pendant ces années de tension que Cavailles obtient son agrégation et qu'il est nommé en octobre 1936 au lycée d'Amiens. Il est content de ce poste près de Paris qui lui permet d'admirer son « amie », la cathédrale d'Amiens. Il enseigne la philosophie mais dans cette discipline il ne peut réaliser toutes les heures d'enseignement qu'il doit à l'Education Nationale. Il doit donc compléter son tableau horaire par une heure hebdomadaire de littérature aux élèves de 3<sup>o</sup> B. Il se trouve que je suis moi-même élève de cette classe de 3<sup>o</sup>B ( langues vivantes sans latin ni grec) et notre classe va donc hériter de ce professeur de philosophie qui va parler littérature.

Il est jeune, 35 ans, il est beau et la relation est tout de suite excellente. Il fait notre conquête et la réciproque est vraie. Dans le livre qu'elle a écrit sur son frère, Gabrielle Ferrières raconte cet épisode:

« .. au lycée d'Amiens cependant, Jean est peu à peu conquis par la bonne volonté admirative de ses élèves. Les troisièmes surtout l'attirent, peut-être parce qu'ils sont prêts à un peu plus de turbulence ».

Jean écrit à sa soeur « je m'amuse avec eux. Ils sont vivants, nous parlons du Cid. Mon grand travail est d'arriver à ce qu'ils sentent le rythme d'un vers ». Et, pour nous intéresser et nous entraîner à cette poésie, il crée des séances de bouts rimés...

Aujourd'hui encore je revis ces moments de grande activité, dans la joie, dans l'échange. Il faut imaginer qu'à l'époque, les cours se passaient dans le silence le plus absolu, les échanges avec le professeur étaient rares et seulement à l'initiative de l'enseignant. C'est sans doute parce que l'atmosphère était tout autre que toute la classe attendait avec impatience le cours de Jean Cavailles.

A son départ pour Strasbourg en mai 38 nous savons que nous perdons notre plus précieux pédagogue, celui qui nous a fait aimer la littérature et la poésie en nous aimant.

Puis ce fut la déclaration de guerre et cette drôle de guerre . Le lieutenant Cavallès se bat dans la région de Forbach et obtient sa première citation à l'ordre du régiment. Le 8 juin 1940, il est laissé pour mort au combat, mais réapparaît dans un camp de prisonniers d'où il s'évade aussitôt. En novembre 1940 il rejoint son poste à l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand. Et là commence une autre histoire.

Auparavant je pense essentiel d'essayer de revivre l'année noire de 1940.

Cette « drôle de guerre » a eu une fin tragique. En dehors de quelques escarmouches, la France tenait bon derrière une ligne Maginot réputée infranchissable.

Je témoigne de la journée du 10 mai 1940. J'habite à 20 KM d'Amiens. Comme tous les matins je prends le train ouvrier de 6h30 pour aller au lycée. Dès notre arrivée en gare d'Amiens, la première sirène , puis les sirènes se répètent sans arrêt de manière si continue que je n'ai même pas le temps d'aller au lycée. Des bruits sourds se font entendre au loin. D'autres bruits se répandent, les Allemands ont envahi la Belgique et le Luxembourg. Le soir je peux retourner chez moi, ahuri par cette journée bizarre. Pour moi c'est la fin de mes études ... mais je ne le sais pas encore.

Puis les nouvelles s'accumulent, les bombardements se rapprochent, le 20 mai c'est l'exode. Je conduis un vieux camion Renault avec à mes côtés , ma mère , un cousin , un copain de lycée et sa mère. Pendant qu'Amiens brûle nous approchons de la Seine. Il a fallu la journée pour faire 120 KM , mais on est sauvé, ils ne passeront pas la Somme !! le 8 juin , nous sommes toujours réfugiés aux Andelys et la ville est bombardée avec des bombes incendiaires. En fin d'après midi nous sommes parmi les derniers à traverser la Seine, nous allons en Bretagne ...avant de revenir en Picardie en septembre , dans une maison encore debout mais pillée et dégradée.

Notre voyage fut certes une grande aventure mais pour beaucoup l'exode fut un choc matériel et affectif et de longs mois furent nécessaires pour retrouver un semblant d'équilibre. Il faut imaginer la moitié de la France du nord sur les routes, et des régions submergées par une population en déshérence.

Dans le même temps et le choc fut profond, c'est la défaite ,l'étrange défaite dira Marc Bloch. Nous n'avons plus d'armée, nous avons un mini gouvernement exilé à Bordeaux qui négocie les conditions de l'armistice. En termes pugilistiques la France est KO debout, avant de se coucher dans les eaux de Vichy. Si j'insiste beaucoup sur cette période, c'est qu'elle a marqué tous les français d'une manière ou d'une autre avec des conséquences personnelles ou sociales incommensurables. La prise de pouvoir par Pétain et Pierre Laval est très entendue , mais subie dans une grande indifférence tellement l'abattement est profond.

L'occupation est subie , parce que d'autres priorités sont présentes. La réorganisation de la famille et des structures possibles doit se faire en l'absence de milliers d'hommes prisonniers. La nourriture va très vite devenir un problème majeur et compliqué par l'instauration des cartes de rationnement.

Petit à petit les Kommandanturs allemandes s'installent , même dans les villages. La présence de l'occupant va peser de plus en plus. Pourtant des actions plus ou moins structurées vont survenir pendant ces débuts d'année d'occupation.

L'appel du 18 juin du Général de Gaulle n'a d'abord qu'un effet moral, non négligeable, et se trouve plus ou moins noyé dans les difficultés quotidiennes. Mais cet appel a été entendu et si je puis dire mis en réserve chez beaucoup de patriotes. Dès le 3 octobre 40, le statut des juifs est édicté par le régime de Vichy. Le 11 novembre à Paris manifestation anti-allemande , le 15 décembre, premier numéro du journal de l'organisation du Musée de l'Homme. Cette organisation sera décapitée en février 41. Il y eut les 7 élèves du lycée Buffon, les 48 otages dont 27 fusillés à Chateaubriand en octobre 1941.

Tous ces mouvements se créent, à l'initiative de collectivités intellectuelles, professionnelles ou politiques. Mais toutes ces initiatives appartiennent à la période « utopique » de la Résistance qui va du début de l'occupation des zones nord, jusqu'au 11 novembre 1942 quand la zone dite libre est également occupée. Je puis vous assurer que le mot utopie n'est pas usurpé. En effet qui oserait prétendre, affirmer que la France va être libérée et l'Allemagne vaincue. Même le résistant le plus convaincu, même s'il vit d'espoir ne pourrait l'exprimer ainsi.

Cassou se pose la question lancinante du moment « que fut la résistance à l'origine, .... sinon un refus absurde » . « Alors qu'il n'y avait plus de France, il y a eu des Français, des naufragés qui inconsidérément et en dépit de toute considération , s'obstinaient à être ».

C'est ainsi qu'à Clermont-Ferrand, en novembre 1940, certains naufragés se retrouvent dans une brasserie de la place de Jaude. Sous l'impulsion d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, un groupe se forme composé de Lucie Aubrac, Jean Cavaillès, Georges Zérapha, auquel se joint Raymond Aubrac.

Le groupe se nomme « la dernière colonne » et a des ambitions modestes: distribution de papillons dénonçant les collaborateurs, élaboration de tracts. L'échec est évident, mais le groupe s'adjoint Jean Rochon, secrétaire de rédaction au journal La Montagne. En mars 1941, l'échec de la dernière colonne n'a pas détruit le groupe d'origine qui s'engage dans la création d'un journal, et le groupe Bourbaki vient à la rescousse.

C'est Henri Cartan qui donne la formule définitive du journal dont le titre « Libération » est trouvé par Jean Cavaillès. Le premier numéro est daté de juillet 1941. L'existence d'un journal clandestin est et sera d'une importance extrême. De l'édition d'un journal on passe à la création du mouvement « Libération Sud ».

Parallèlement à ses activités Jean Cavaillès est nommé professeur suppléant à la Sorbonne. Il est remplacé à l'Université de Clermont Ferrand par Georges Canguilhem. . Une fois en zone nord , Cavaillès intègre le groupe Libération Nord et participe activement à la rédaction du journal Libération.

Mais Cavaillès est un homme d'action combattant. Le mouvement Libération Nord est dirigé par Christian Pineau, qui le prend comme adjoint. La construction du Réseau de renseignements PHALANX va entraîner une scission entre les deux hommes... Cavaillès crée le réseau Cohors en zone occupée, orienté sur les renseignements militaires. Les deux hommes tentent d'aller à Londres et échouent dans leur embarquement à Narbonne. Ils sont arrêtés, emprisonnés à Montpellier. Dans le transfert vers le camp de Saint-Paul d'Eyjeaux. Pineau s'évade et fin décembre 42 Cavaillès s'évade également...

J'ai évoqué la participation de Henri Cartan au cours de la création du journal Libération Nous allons en parler un instant. Sa nomination à Srasbourg m'amène à faire un constat géographique assez curieux. L'annexion de l'Alsace à l'Allemagne oblige le gouvernement de Vichy à transférer l'Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand. Cette ville sera le lieu de rencontre d'un périples en 3 points: Amiens, Strasbourg, Clermont-Ferrand.

Le premier à inaugurer ce parcours fut Marc Bloch, normalien nommé professeur au lycée d'Amiens en 1913. Il y prononça le discours de la remise des prix le 13 juillet 1914. Après la guerre il est nommé à l'Université de Strasbourg, maître de conférences le 1er octobre 1919. En 1940, bien que juif, il est autorisé à enseigner en Université et réintègre celle de Strasbourg, transférée à Clermont-Ferrand.

Lucie Aubrac est nommée au lycée de jeunes filles d'Amiens. C'est là qu'elle fait la connaissance de Cavaillès. Puis elle est mutée à Strasbourg où elle épouse Raymond Aubrac et suit l'université de Strasbourg à Clermont-Ferrand.

Ce sera un itinéraire identique pour Jean Cavaillès.

Même Jean Moulin débuta dans la préfectorale à Amiens de 1934 à 1936.

A Strasbourg, Cavaillès retrouvera Henri Cartan; il y a là un passage obligé quand on parle de lui, notamment à Nancy sa ville natale. La Lorraine, pays du fer et du charbon, fut aussi le pays des mathématiques.

D'abord Henri Poincaré, nancéien(1854-1912), fut aussi célèbre que son cousin Raymond Poincaré (1860-1934), avocat et homme d'état. Il y eut deux Poincaré.

Il y eut aussi deux Cartan. Le père Elie (1869-1951) à qui on doit des travaux importants sur la théorie des groupes continus du norvégien LIE. Henri Cartan est né en 1904, il est de la génération de Cavaillès. Normalien de la promotion 1923, il se distingue tout de suite dans ses recherches mathématiques. Mais comme tout normalien qui se respecte il ne résiste pas aux canulars et participe au plus célèbre d'entre eux, la création du groupe BOURBAKI. Si le nom est familier, la réalité est tout autre. Avec ses complices Weil et Ehresman, ils révolutionnent les mathématiques et apportent un renouveau aux mathématiques françaises.

Cartan est aussi – il est bon de le rappeler en ce jour anniversaire – un partisan des Etats Unis d'Europe. Comme je vous parle essentiellement comme témoin, je me dois de vous raconter ma rencontre tardive avec Henri Cartan.

Il avait été un des premiers présidents de la Société des Amis de Cavallès, société créée en 1947 par Raymond Aron et Georges Canguilhem.

Il y a quelques années Cartan se retira de la Société et je fus à cette occasion désigné pour le remplacer dans une commission. Par courtoisie je jugeais bon de le contacter à ce sujet. Il avait 102 ans ( il est décédé en 2008 à l'âge de 104 ans ). Je l'ai trouvé assis dans son grand fauteuil , entouré de coussins, très droit devant son bureau où les photos de famille sont nombreuses. Il m'impressionne et j'ai du mal à lui parler de l'objet de ma visite. Je fais allusion à Cavallès et lui lit l'extrait de la lettre le concernant :

« l'autre jour , j'ai passé un moment agréable à l'Institut de math, bien installé et très riche. On voit qu'Henri Cartan et Weil sont ici » et il ajoute qu'il est heureux « de retrouver le groupe Bourbaki à Strasbourg ».

Henri Cartan se tourne alors vers moi et avec un sourire d'une ironie enfantine murmure « vous savez , c'est moi qui ai appris l'arithmétique à Cavallès ».

Son épouse nous écoute et quand j'évoque la personnalité de Cavallès, elle hoche la tête, ses yeux brillent. Les Cartan ont vraiment aimé Cavallès , j'en suis sûr.

Nous sommes au milieu du gué, dans l'histoire de la Résistance.

Le 11 novembre 1942 marque une rupture dans cette Histoire. C'est le jour où la Wehrmacht envahit la zone occupée à la suite d'ailleurs du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord le 8 novembre précédent.

Les Allemands firent le siège de Toulon jusqu'au 27 novembre , date du sabordage de la flotte. Cette fois la France est totalement occupée, elle n'a plus d'armée ni de Marine.

La mise en place par le gouvernement de Vichy d'échanges de prisonniers , de travailleurs volontaires est insuffisante. Il est instauré le Service Travail Obligatoire ( STO).

Les dernières illusions d'une collaboration équitable avec l'Allemagne tombent.

La Résistance utopique dont j'ai parlé, bascule dans la Résistance active.

Azema analyse bien cette rupture :

« Les fondateurs firent la Résistance, alors que les engagés de l'après-été 1943 ne feront que de la Résistance, ce qui évidemment n'est en rien comparable, chacun en convenait ».

C'est à partir de cette date que les maquis prennent corps. Ces créations de maquis inquiéteront davantage le gouvernement de Vichy que les Allemands, alors que la Gestapo continue à démanteler les réseaux et mouvements de Résistance.

Afin de porter témoignage de ma participation au réseau Libération, je dois faire un retour en arrière. Revenu d'une Bretagne accueillante, je me retrouve seul, en Picardie dans un village à 20 Km d'Amiens, avec ma mère car mon père refuse la cohabitation avec les Allemands . Il restera à Clermont-Ferrand.

J'ai personnellement entendu – ce qui fut rare paraît-il- l'appel du 18 juin. J'ai envisagé de partir en Angleterre en partant des côtes françaises.. mais abandonnais ce projet pour des raisons familiales. J'ai déjà exprimé les difficultés matérielles que nous devons surmonter. Je réussis à me faire embaucher chez un architecte comme aide-mètreur. Il y a du travail car le village et la région ont subi beaucoup de destructions , il faut évaluer les dommages de guerre. Cela m'apporte quelques ressources financières , mais je ne m'en sens pas moins isolé.

Que faire , seul , au milieu d'un champ de betteraves ? Je fais une tentative qui échoue et ma mère de plus en plus inquiète me pousse à partir car le village n'est plus sûr du tout. Un camarade de l'école primaire dénonce ma présence à la Kommandantur et je pars à Paris fin 1942 chez des amis.

En deux jours je suis engagé dans un groupe franc et j'exécute mes premiers sabotages immédiatement. Un mot à propos du responsable du groupe. C'est Albert Forcinal, député radical de l'Eure, il a la cinquantaine , est énergique , direct mais trop bavard. Nous nous réunissons dans un café rue d'Amsterdam face à la sortie de la gare St Lazare d'où arrive Forcinal. Il a créé à la Chambre des Députés , un groupe parlementaire de soutien aux Républicains Espagnols en 1937.

Fin 42 et début 43 j'opère de Paris un nombre non négligeable de sabotages , mais il y a une fuite et le groupe se désagrège. Je retrouve une liaison et entre au réseau COHORS. La clandestinité oblige , et à l'époque j'ignore le nom du réseau et bien sûr le nom de ses membres, mais sais que le responsable est HERVE, c'est à dire Cavallès , mais cela je le saurai beaucoup plus tard ...Là je ne suis qu'agent de liaison mais dans les réunions que j'ai avec d'autres j'apprends à connaître Hervé.

Un jour , nous discutons de l'exécution d'une mission délicate, nous interrogeant , « qui va y aller?, comment réussir ? », nous sommes 3 quand arrive un quatrième qui nous dit que l'opération est dangereuse et que Hervé l'a réalisée lui-même.

C'est ce que Cavallès expliquait à sa soeur. « quand il y a un risque, je ne puis me décider à le laisser à d'autres. Là où se trouve le danger, là aussi doit être le chef ».

C'est toujours seul que Cavallès réalise le sabotage de la base sous-marine de Lorient. Canguilhem a les mots qu'il faut pour en parler:

« En février 1943, il réserve toute son énergie à l'action militaire...Imaginez un de vos jeunes professeurs, s'introduisant revêtu d'un bleu de chauffe, dans la base de sous-marins que la Kriegsmarine a coulée dans le béton à Lorient. Pensez-vous que derrière le masque de simplicité d'un ouvrier attentif, Cavallès puisse ne pas penser qu'il joue sa vie ? »  
et il ajoute

« la Résistance a été pour lui un impératif pur et simple sans mélange. »

C'est aussi pour accentuer l'activité militaire qu'il renforce son équipe , en recrutant Albert Forcinal, recommandé par Lucie Aubrac.

Mais le ver est dans le fruit, la trahison de son agent Michel va produire ses effets. Début mai, je viens assurer une liaison avec le PC de la rue de Vaugirard. Je sonne à la porte, celle-ci s'entrouve et je reconnais Madame Roserot de Meslin qui me dit d'un ton presque enjoué: « tu te trompes d'étage, mon petit ce n'est pas ici » et elle claque la porte.. Mais j'ai eu le temps d'apercevoir quelques vêtements significatifs, gabardine noire et chapeau.. je descends rapidement , mais pas trop vite, l'escalier et je rencontre un autre agent de liaison que j'emmène avec moi pour qu'il ne tombe pas dans la souricière.

Je suis vivant et libre au sortir de cette aventure dont je dirai la fin plus tard. Mon histoire devient intéressante pour démontrer la parfaite organisation de la Résistance. Dans le mouvement Libération je suis P2, c'est à dire que j'ai droit à une solde, variable dans le montant et les échéances. En échappant à la souricière de la rue de Vaugirard je deviens dangereux pour le groupe. Je vais être exfiltré quelque part en France.



Cela commence par un changement d'identité et un transfert à Lyon. Quelques rencontres et je me retrouve en « permission » à St Gervais en Savoie. Je me refais une santé et suis rappelé à Lyon où je passe un entretien psychologique complété de tests. Apparemment je suis admis et dirigé immédiatement vers le maquis-école de Theys en Isère.

Je passe l'été 43 dans ce maquis d'où je sors breveté chef de maquis. Tout cela s'effectue sans la moindre trace de papier, de téléphone (ça n'existe pratiquement pas), mais je suis suivi à la trace... et même à la fin de mon stage, il y a comme une idée – naturellement fautive de l'armée- « attendre le contre-ordre avant d'obéir à l'ordre ».

D'abord affecté dans le Vercors, je suis envoyé en mission spéciale à Paris. Pendant l'hiver 43 on est loin de l'utopie du début de la Résistance, mais les réseaux sont démantelés et les maquis pourchassés. Les ponts sont coupés, je suis isolé très longtemps, la survie solitaire est difficile, je ne pèse pas lourd.

Enfin je retrouve des repères et au printemps 44 je suis intégré dans le CFL (Corps Franc de Libération) de Ravanel à Paris. Le groupe réalise des actions de grande envergure auxquelles je ne participe pas totalement. En juin, la photo de nombreux membres du groupe est dans tous les commissariats de Paris. Un d'entre eux est abattu sur les grands boulevards, il est temps de quitter Paris.

Ce qui fut fait fin juin par un dernier départ de la gare de Lyon. Parti à 8 heures, nous étions le soir à 120Km de Paris, à La Roche Migennes après un mitraillage du train qui mit la locomotive hors service. Il aura fallu cent heures pour faire Paris Toulouse, via Avignon. Le CFL est reconstitué dans la campagne de Graulhet dans le Tarn en réserve de commandement.

Nous rejoignons Ravanel pour libérer Toulouse avec un autre grand résistant, le colonel Berthier, alias Jean-Pierre Vernant qui était un camarade de Lucie Aubrac. A Toulouse j'ai rencontré Jean Cassou, poète, combattant d'une lucidité désarmante, le général Hernandez, responsable des Guerilleros Espagnols car Ravanel m'avait désigné « attaché militaire français auprès du QG espagnol. La popotte maquisarde de Toulouse devint un carrefour d'hommes libres et quelque peu libertaires. De cette époque Jean-Pierre Vernant demeurera une relation amicale et affectueuse avec moi jusqu'à sa disparition.

Au cours de cette Résistance il est nécessaire de souligner l'importance du rôle des femmes qui surent soutenir leurs maris, leurs frères, leurs enfants en acceptant des situations dangereuses. Pour terminer mon témoignage, je vous fais part de ma dernière rencontre avec Jean Cavailès.

A la suite des arrestations de mai 43 je cherche à joindre la tête de mon réseau, une personne du nom de HERVE que je n'ai jamais rencontré. J'obtiens un rendez-vous assez vite, près de la gare Montparnasse au coin de la rue de Rennes vers le 25 mai.

Nos marques de reconnaissance exprimées, la tension est vive, je suis rescapé d'un groupe décimé, ce qui me rend suspect car si je suis libre c'est que j'ai pu trahir. Donc je rends compte de tout ce que je sais d'avant, pendant et après les arrestations.

Je parle et Hervé ne cesse de me regarder, de me fixer, et il se détend peu à peu. Pour ma part je crois le reconnaître mais suis obnubilé par une autre ressemblance. En fin d'entretien il me dit :

« je sais qui vous êtes, c'est bien, continuez... et si vous me reconnaissez, oubliez-moi vite ! ».

Nous nous quittons et quand enfin se fait la lumière, je suis vexé, mais heureux, mon prof préféré, mon mentor est dans la Résistance. C'est un des responsables et j'ai travaillé dans son groupe. Sur le moment je n'avais pu imaginer que mon chef de réseau était mon professeur.

Il m'avait dit .....« continuez » , et c'est ce que j'ai fait, et c'est pour cela que je suis avec vous ce soir pour en témoigner.

Pierre-Yves Canu

Nancy le 7 mai 2010

Bibliographie concernant ce texte.

- AZEMA Jean – Aya AGLAN -« Jean Cavailès Résistant » Flammarion
- BLOCH Marc -L'Histoire - La Guerre - La Résistance Gallimard 2006
- CANGUILHEM Georges - Vie et mort de Jean Cavailès Editions Allia Paris 2004
- CASSOU Jean - La Mémoire Courte Editions Mille et une nuits 1953 reed. 2001
- Centre d'Etudes et de Recherche Henri Poincaré ( ACERHP) Université de Nancy 2  
Philosophie Scientifique – Travaux d'histoire volume 3 - cahier I 1998
- FERRIERES Gabrielle - « Jean Cavailès » un philosophe dans la guerre Ed. Calligrammes
- MOULIN Laure - « Jean Moulin » Presses de la Cité Paris
- PREVOST Jean - Dixhuitième année NRF Gallimard
- PREVOST Jean - La chasse du matin Ed. Zulma
- SPINOZA - Autorités théologiques et politiques Pleiade Gallimard 1954
- VERNANT Jean-Pierre - la traversée des frontières Ed. Seuil